

## ***La forme d'une ville. Géographie d'après les attentats.***

**Karen Haddad**

*Université de Paris Nanterre*

**Résumé:** Témoignage à la première personne. La perception de l'espace parisien a changé après les attentats. Certains lieux, qui étaient anonymes, sont à présent connus du monde entier. Cependant, si la forme de la ville, selon l'expression de Baudelaire, a changé, l'esprit de Paris, comme dans le livre d'Hemingway, *Paris est une fête*, peut se retrouver par la mémoire et l'imagination.

**Mots-clés:** Paris, attentats, espaces, mémoire

**Abstract:** A first person account. The terrorist attacks has changed our perception of the Parisian space. Some anonymous streets and *cafés* are known by everybody in the world now. However, if the form of the city, as Baudelaire said it, has changed, its spirit, as in Hemingways's book, *A Moveable Feast*, will be found again by memory and imagination.

**Keywords:** Paris, attacks, spaces, memory

*Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel);*  
Baudelaire

Il y a bien des raisons d'aimer Paris.

*Paris-Porto.* A l'idée de quitter Paris pour Porto le 13 novembre, puis en traversant, le jour même, pour me rendre à l'aéroport, la ville où tous les panneaux publicitaires et lumineux affichaient la seule devise *Fluctuat nec mergitur*, j'ai éprouvé des scrupules. Aimer vraiment Paris, n'aurait-ce pas été y rester, avec les autres, revivre, dans Paris et non de loin, cette soirée qui est la cause de notre présence ici? n'était-ce pas fuir ce Paris que je prétends aimer? J'avais cependant une bonne excuse, qui était de le quitter pour venir parmi vous, précisément, puisque l'an dernier à la même époque, nous nous trouvions dans une position en quelque sorte symétrique, c'était vous, mes amis portugais, qui étiez sur le point de vous rendre à Paris. Le colloque que j'organisais à Nanterre sur la mémoire de la littérature mondiale était prévu cinq jours après les attentats, et, deux jours avant son commencement, nous ignorions même si l'Université rouvrirait. Il se trouve que les premiers, hors les proches, à se manifester ce soir-là, très tôt, vers minuit, furent des amis étrangers, parmi eux mes amies portugaises. Les amis étrangers furent aussi les premiers à répondre présents lorsque, dans les heures chaotiques qui ont suivi, je leur ai fait part de mes doutes: fallait-il maintenir le colloque, les faire venir dans une situation aussi dangereuse (et, dangereuse, nous ne savions même pas, alors, à quel point elle continuerait de l'être, dans les jours qui suivraient, nous l'avons très heureusement ignoré)? ils répondirent tous que leur amour de Paris serait plus fort que la peur. En ce temps-là, *Même pas peur*, un slogan de l'après-Charlie, s'affichait un peu partout, sur des bouts de carton, sur des écrans, à côté de *Je suis Paris*. Et pourtant nous avions terriblement peur, tous. Mais il ne fallait pas le montrer à ceux qui venaient d'aussi loin. Vous, parmi les autres, mes amis portugais, vous êtes donc venus, vous vous êtes mêlés aux Parisiens sidérés dans les métros et les rer, vous avez traversé un Paris dans lequel on traquait encore des terroristes en fuite, vous avez écouté avec les étudiants en larmes les hommages et les témoignages, nous avons ouvert ensemble le colloque pendant que se terminait l'assaut donné aux terroristes cachés à

Saint-Denis. Vous n'avez pas seulement aimé Paris, vous avez *été Paris*. Si je raconte tout cela, ce n'est pas seulement pour vous remercier d'avoir été présents quand vous auriez pu si facilement vous désister, c'est parce que vous faites apparaître une très bonne raison d'aimer Paris: aimer Paris parce que nos amis étrangers l'aiment, et que, lorsque nous n'en pouvons plus de Paris, ils nous rappellent que nous n'en sommes pas propriétaires et qu'ils y voient, eux, quelque chose que nous ne voyons pas, ou peut-être, qui n'existe pas. Un Paris, mais lequel?

*La forme de ma ville*. Ce n'est pas nouveau, c'est sans doute aussi vieux que l'amour pour Paris. Je l'ai dit, il y a bien des raisons d'aimer Paris. Les "50 raisons", les "100 raisons", même les "300 raisons" d'aimer Paris – en hiver, en été, en plein mois d'août, à Noël... constituent une valeur sûre pour les rédactions de magazines et les sites internet en mal de sujets. Tout comme l'opposition entre le Paris que "tout le monde connaît", le Paris des touristes, apparent, superficiel, et puis le *vrai*, le profond, l'authentique, le *Paris des Parisiens* (ou de *la Parisienne*, pour citer au hasard deux livres récents parmi tant d'autres, et que je me trouve avoir dans ma bibliothèque..). Du reste, les Parisiens eux-mêmes, bien sûr, ne sont jamais d'accord sur *leur* Paris. Tout récemment la mairie de Paris a fait réaliser un petit clip qui s'appelle *Paris je t'aime*. On y voit le Louvre, les Grands Magasins, la place de la République, la Tour Eiffel, l'Opéra, l'Arc de Triomphe, Montmartre, la Seine, des défilés de mode et des amoureux, beaucoup d'amoureux qui s'embrassent, des marchés et des cuisiniers, le Canal Saint-Martin, la fan zone de l'Euro...Au générique s'affichent des remerciements aux différentes marques de prestige qui le sponsorisent et c'est sans doute parce qu'il ressemble un peu trop à un clip publicitaire qu'est immédiatement apparu une autre video, qui s'appelle *Paris on t'aime aussi*. On y voit le métro aérien, la Tour Eiffel, les quais, des marchés, des terrasses, des cafés, des danseurs de rue et encore la Tour Eiffel, Pigalle...un Paris plus populaire et plus jeune qui ressemble un peu à celui qui a été visé dans les attentats, mais qui, au fond, rassemble, comme le montrent les inévitables *skaters* présents dans les deux clips, certains clichés visuels identiques. De toute façon, ni l'un ni l'autre, malgré la vision fugitive de la statue de la République couverte de drapeaux dans le premier, ou de terrasses et de bières qui circulent dans le second, ne montrent que Paris a changé, *et pour cause*. Le but est même exactement l'inverse puisqu'il s'agit de garantir aux

visiteurs que “Paris est toujours debout”, selon les paroles de la maire, que *Paris est toujours Paris*. Or, c’est ce que je voudrais dire, c’est la seule chose dont je puis témoigner, ce n’est pas vrai. *La forme de ma ville a changé*. On le sait bien, que la forme d’une ville change plus vite que le cœur de ses habitants, mais on a toujours du mal à s’y faire. De ses habitants morts et blessés, je ne parlerai pas, je m’en tiendrai à la forme de la ville – et je ne parlerai pas non plus du Stade de France, où le premier mort de la soirée fut Franco-portugais, parce que, situé à l’extérieur de Paris, il constitue un symbole assez clair.

Baudelaire parlait d’une ville défigurée par les travaux haussmanniens, d’un chantier où “palais neufs, échafaudages, blocs” se mêlaient aux “vieux faubourgs”. Rien de tout cela aujourd’hui. Pas de bâtiments en ruines, de trou béant, nul *Ground Zero*. A Paris, les gravats ont été ramassés et les vitrines ont été remplacées; les cafés ont rouvert un à un, souvent refaits à neuf, et ces jours-ci, la Bataclan a inauguré une nouvelle façade avant le concert de Sting, le 12. Même la place de la République a été nettoyée, et les mémoriaux improvisés sont entrés aux archives. Les blessures de la ville se sont effacées plus vite que celles des victimes. Pourtant la forme de la ville a changé, je le sais. Des noms de rues et de lieux banals sont désormais connus de tous: rue Alibert, rue Bichat, rue de la Fontaine au Roi, rue de Charonne, boulevard Voltaire, passage Saint-Pierre Amelot. Puis Le Carillon, le Petit Cambodge, la Bonne Bière, Casa Nostra, La Belle Equipe, Le Comptoir Voltaire, le Bataclan. Ce Paris populaire de l’Est parisien, celui des chansonniers et des artisans, des barricades et des révolutions, n’était certes pas dépourvu de mémoire pour les Parisiens. Certains lieux sont connus pour d’autres faits et d’autres morts: la dernière barricade de la Commune, une plaque le rappelle, est tombée rue de la Fontaine au Roi, en 1871; c’est contre les grilles et dans les couloirs de la station de métro Charonne, à l’angle de la rue du même nom et du boulevard Voltaire, que des manifestants contre la guerre d’Algérie sont morts écrasés par la police en 1962. Le Bataclan existe depuis 1864, et fut, sous le nom de *Grand Café Chinois Théâtre Ba-ta-clan*, salle de spectacle, café, cinéma,.. avant de redevenir salle de concert. Mais qui sait que la rue Alibert tire son nom d’un médecin de l’hôpital Saint-Louis qui la jouxte, tout comme la rue Bichat voisine – le nom Bichat étant, lui, bien plus connu des Parisiens comme celui d’un hôpital situé aux portes de Paris? dans un livre

que Thomas Clerc a consacré, il y a quelques années au 10<sup>ème</sup> arrondissement, et qui en répertorie toutes les rues dans un esprit perecquien, la rue Alibert n'a droit qu'à quelques lignes, et la rue Bichat n'est mentionnée que pour cette proximité avec l'hôpital Saint-Louis. Des rues banales, à peine pittoresques, laides pour certaines. Un Paris qui n'est pas dans les livres, ni même dans les films. Dans un petit recueil qui a été publié juste après le 13 novembre, et dont les ventes devaient aller aux propriétaires des lieux touchés, des poèmes, sur Paris en général - le *Paris incendié* de Victor Hugo -, des poèmes de Baudelaire et de Rimbaud sur l'ivresse, sur la bière et les auberges...il serait vain d'y chercher des *illustrations* de ces humbles quartiers, alors qu'on en trouverait sans peine d'autres quartiers plus prestigieux.

Et pourtant, ces rues et ces cafés sont devenus des lieux connus de tous, des lieux de pèlerinage et de recueillement. Qu'on tape le nom de chacune de ces rues sur Google, ce sont les attentats qui apparaissent tout de suite. Et si je dis que les traces sont effacées, quand on cherche le nom de ces lieux sur Google maps, les photographies ne sont pas encore mises à jour, ce sont celles qu'on a vues, pendant des mois: devantures fermées, barrières derrière lesquelles s'amoncellent fleurs et bougies. Et j'ajouterai depuis hier: des plaques ont été apposées en chacun de ces lieux. Non seulement ces lieux sont sortis de l'anonymat, mais pour qui regarde un plan de Paris, ils ont mis en relief de nouveaux parcours, de nouveaux itinéraires, un chemin que beaucoup d'entre nous ont voulu refaire, pendant les semaines et les mois qui ont suivi - même s'il y en a aussi qui, pendant des mois - mais cela revient au même - ont fait des détours pour les éviter. C'est une petite zone, finalement, quelques rues à peine, il est facile de refaire à pied le chemin parcouru par les terroristes en voiture. Une promenade dans les rues du 10<sup>ème</sup> et du 11<sup>ème</sup> arrondissement est ainsi devenue une visite à une série de mémoriaux, visite qu'on peut terminer par la place de la République, non seulement parce qu'elle était déjà devenue lieu de rassemblement après les attentats de janvier, mais parce qu'elle est juste à côté. C'est la même *géographie*. Doit-on en tirer un symbolisme particulier? On a beaucoup dit, juste après, que les terroristes avaient voulu frapper des symboles, un mode de vie, voire un *art de vivre*, des terrasses, une salle de concert. Et, de fait, dans la célèbre collection *Les lieux de mémoire* dirigés par Pierre Nora, il existe un chapitre "Le Café", entre "La gastronomie" et "Le Tour de France", dans une section

intitulée “ Singularités ” qui comprend aussi “ La galanterie”, “ La conversation”, “ La vigne et le vin”. La “ vie de café” est en elle-même un lieu de mémoire, elle est devenue même un argument touristique. Comme le souligne Benoît Lecoq, qui présente ce chapitre, évoquant le Flore et les Deux-Magots:

Au-delà du prestige éphémère que leur a valu telle ou telle circonstance politique ou artistique, les cafés ont souvent la chance de connaître une seconde vie. Une fois les acteurs disparus et l’effervescence retombée, ils demeurent comme les témoins miraculés d’une époque révolue. Devenus lieux de pèlerinage, on les visite à la manière d’un musée: avec le secret espoir d’y retrouver quelque chose d’un temps perdu. (Nora 1992: 879).

Il y a évidemment quelque chose comme une ironie tragique à lire ces lignes. Ces cafés-là n’avaient rien pour devenir des lieux de mémoire à leur tour. Si pour beaucoup de jeunes gens, c’étaient, après d’autres localisations historiques, de la rive droite à la rive gauche et vice-versa, les grands boulevards et le quartier latin, Montmartre et Montparnasse, de nouveaux lieux où sortir le soir, pour la plupart des Parisiens, c’étaient tout simplement des bistrots de quartier, d’habitues. Peut-être bien ce qu’on appelle, justement, *le vrai Paris, le Paris des Parisiens?* Dans un hommage posté sur Facebook, un *habitué* du Carillon, Erwan Le Gal, affirme, lui, que le lieu n’a pas été choisi au hasard, en une espèce de reconstruction rétrospective:

on y vient et on y revient parce qu’on s’y sent bien, au gré de l’ambiance qui s’adapte selon le moment de la journée. à l’ouverture on y croise les derniers ouvriers du quartier qui avalent leur café, plus tard on peut y lire un livre ou travailler sur son ordinateur en écoutant FIP, puis à partir de 18h on y retrouve ses potes pour un verre. [...] le carillon c’était d’abord un lieu qui incarnait pour ces fanatiques tout ce qu’ils exècrent: une certaine idée de la vie. celle qui consiste à prendre le temps de boire un café en terrasse, de lire, de rire, de partager une bouteille de vin avec des amis avec qui on ne partage pas forcément les mêmes orientations (religieuses, sexuelles, politiques), de fumer, d’écouter de la musique.

le carillon, c’était ça. c’était le 10e, le goncourt et le belleville qu’on aime.<sup>1</sup>

Mais ce qu’il dit, je pourrais le dire aussi du bistrot de quartier en bas de chez moi; ce qu’il décrit, en prêtant sans doute bien trop d’“intentions” aux assassins – on ne le saura probablement jamais -, c’est peut-être tout simplement la vie ordinaire d’une

ville. La forme d'une ville, un vendredi soir. Comme l'écrit encore le 14 novembre une blogueuse, Titiou Lecoq, qui n'y était pas, qui aurait pu y être:

A Paris, hier soir, la vie tenait aux places dispos en terrasse et à vos goûts musicaux. Si vous préféreriez le métal ou le rock. Les attentats de janvier ciblaient des gens qui représentaient quelque chose : dessinateurs / policiers / juifs. Hier, c'était juste nous. Des gens qui aiment bien sortir pour faire la fête. On est pas méchants. En général, le vendredi soir, on est surtout un peu cons. On a jamais eu l'impression de représenter quoi que ce soit. Surtout pas le week-end. Le vendredi soir, on dépose les costumes sociaux habituels. Le vendredi soir, on est n'importe qui. [...] Mais on n'est pas un courageux peuple de Paris. On n'a pas fait de la résistance. On est juste des fêtards un peu cons. Franchement, les mecs, on ne méritait pas tant d'attention.<sup>2</sup>

Des "fêtards un peu cons", dont les visages se sont affichés aux unes du monde entier, à l'image de ces lieux banals et inconnus pour la plupart, transformés bien malgré eux en symboles.

*Fera-t-on encore la fête à Paris?* Dans les jours qui ont suivi les attentats, un livre un peu ancien a connu un succès fulgurant, provoqué par le message pacifiste d'une vieille dame, Danielle Mérian, relayé par Facebook. On en a vendu, pendant les mois qui ont suivi les attentats, 500 par jour au lieu de 10 auparavant. Des exemplaires en ont été déposés, au milieu des fleurs et des bougies. Les lecteurs de *Paris est une fête* d'Hemingway y ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient, y ont-ils trouvé des consolations, de nouvelles raisons d'aimer Paris? Le succès de ce livre est en effet déconcertant. Le Paris d'Hemingway, c'est justement celui que "tout le monde le connaît", rien à voir avec les rues que j'ai citées. C'est le Paris des Américains, et même pourrait-on dire sans jeux de mots, celui d'*Un Américain à Paris*, celui des comédies musicales, celui qu'on voit encore dans les films de Lubitsch ou de Woody Allen: Montparnasse, Saint-Germain, les bars du Ritz et de la Closerie des Lilas... On n'y fait cependant pas beaucoup la fête, pas la fête au sens où on l'attendrait en tout cas. On y boit beaucoup, certes, mais dans des cafés où on va pour écrire, parce que chez soi, on n'est pas tranquille, ou qu'il fait trop froid. Ces terrasses n'ont pas grand-chose à voir avec celles des "fusillades". A lire ces souvenirs d'un temps où Paris était si paisible, il y a même quelque chose de douloureux. En ce temps-là, on ne risquait pas sa vie en buvant une bière comme le fait Hemingway chez Lipp. La nostalgie explique-t-elle seule le succès de ce livre? déçue moi aussi en le lisant,

j'ai compris qu'il y avait peut-être un malentendu lié à ce titre, *Paris est une fête*, traduction bien hasardeuse de *A Moveable Feast*, une fête mobile, qu'on peut déplacer, emporter avec soi. Dans l'avant-propos qu'il a écrit pour le recueil, son fils, Patrick Hemingway, commente ainsi le terme:

un souvenir, [...] une manière d'être partie intégrante de soi, dont vous ne vous séparez jamais, où que vous soyez où que vous alliez et que vous viviez, et qui restera toujours vôtre. Une expérience primitivement ancrée dans un lieu et un moment où un état comme le bonheur ou l'amour se transforme alors en une entité mobile transportable et dans le temps et dans l'espace. (Hemingway [1964]: 13)<sup>3</sup>

Ainsi Paris, chez Hemingway, ce n'est au fond qu'une figure, celle de la syllepse, qui consiste à réunir deux sens dans un même terme: ce n'est pas *Paris sera toujours Paris* qu'il faut dire, mais *Paris n'est plus dans Paris*, comme on dit, chez Corneille, *Rome n'est plus dans Rome, Elle est toute où je suis (Sertorius, III, 1)*. Si la forme de ma ville a changé, je puis en conclure moi aussi que ce n'est pas grave, ce n'était qu'une figure, Paris n'est jamais vraiment *dans Paris*, on peut le recréer, on peut le transporter hors de Paris, il n'appartient pas qu'aux Parisiens. On peut le mettre de côté aussi, en attendant des jours meilleurs. C'est bien l'image employée en tout cas par Hemingway, dans ce livre resté inachevé, auquel il travaillait avant de mourir, qu'il présente comme sorti des *remises* (en français) de sa mémoire:

[... ] il y a des *remises*, des endroits où l'on peut laisser ou ranger certaines choses, comme une cantine ou un sac de marin contenant des effets personnels, ou les poèmes non publiés d'Evan Shipman, des cartes annotées ou même des armes qu'on n'a pas encore eu le temps de remettre aux autorités compétentes, et ce livre contient des matériaux tirés des *remises* de ma mémoire et de mon cœur. Même si l'on a trafiqué la première et si le second n'est plus. (*idem*: 330)<sup>4</sup>

On le voit, la figure du *Paris n'est plus dans Paris* est, elle aussi, sans doute aussi vieille que l'amour pour Paris. Sans doute y a-t-il là en effet, quelque chose comme une consolation, je n'en suis pas certaine. Le petit-fils d'Hemingway, lui, en tire un principe original, à la manière du *Des Esseintes d'A Rebours* (qui renonce à aller à Londres).



Inutile de se déplacer: “Nul besoin, pour ce faire, d’aller jusqu’à Paris : la seule lecture de *Paris est une fête* vous y transportera” (*idem*: 33)<sup>5</sup>...

Hemingway, lui concluait, dans des textes restés à l’état de brouillons, mais répétés sous diverses formes dans le volume:

Il n’y a jamais de fin à Paris et le souvenir qu’en gardent tous ceux qui y ont vécu diffère d’une personne à l’autre. Nous y sommes toujours revenus, et peu importait qui nous étions, chaque fois, ni comment il avait changé, ni avec quelles difficultés – ou quelle facilité – nous pouvions nous y rendre. Paris valait toujours le déplacement, et on recevait toujours quelque chose en retour de ce qu’on donnait. (*idem*: 331)<sup>6</sup>

Il n’y a jamais de fin à Paris, mais on peut imaginer un monde où le “voyage à Paris” deviendrait à son tour un jour, une tradition oubliée, un lieu de mémoire. Si je vous dis que j’espère vous y revoir, j’aurai l’impression d’être à mon tour une envoyée de l’Office du Tourisme... pourtant, je ne voudrais pas finir sur une note mélancolique, et puisqu’il a été si souvent question de résistance et de courage, “on n’est pas un courageux peuple de Paris”, mais c’est à un poète de la Résistance que j’emprunterai les derniers mots:

Ne crie pas au secours Paris

[..]

Tu vas te libérer Paris

Paris tremblant comme une étoile

(Eluard, “Courage”, *Au rendez-vous allemand*, 1944)

## Bibliographie

Eluard Paul (1944), *Au rendez-vous allemand*, Paris, Folio.

Hemingway Ernest (1964), *Paris est une fête*, traduction de Marc Saporta et Claude Demanueli, Folio. *A Moveable Feast*, the Restored Edition, pdf.

Haldat Stanislas du (2014), *Le Paris des Parisiens*, Stock.

La Fressange Inès de la, et Gachet Sophie (2010), *La Parisienne*, Flammarion.

Nora Pierre (1992), *Les Lieux de mémoire* (sous la direction de), III, *Les France*, 2. *Traditions*, Paris, Gallimard.

## Sitiographie

[https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10153063308906627&set=a.26351131626.46190.543196626&type=3&theater&\\_\\_mref=message\\_bubble](https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10153063308906627&set=a.26351131626.46190.543196626&type=3&theater&__mref=message_bubble)

<https://www.girlsandgeeks.com/2015/11/14/le-13-novembre/>

<https://www.youtube.com/watch?v=JnxDN5Bh4rA>

[https://www.youtube.com/watch?v=e\\_M807HAe2c](https://www.youtube.com/watch?v=e_M807HAe2c)

**Karen Haddad** est Professeur de Littérature comparée, directrice du Centre de recherches Littérature et Poétiques comparées (Université de Paris Nanterre), membre du bureau de *LEA!* Elle a publié notamment *L'Illusion qui nous frappe* (Champion, 1995), *L'Enfant qui a failli se taire* (Champion, 2004), et de nombreux articles sur la littérature européenne. Ses travaux portent, de manière générale, sur le roman et l'écriture de soi.

## Notes

---

<sup>1</sup>[https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10153063308906627&set=a.26351131626.46190.543196626&type=3&theater&\\_mref=message\\_bubble](https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10153063308906627&set=a.26351131626.46190.543196626&type=3&theater&_mref=message_bubble)

<sup>2</sup> <https://www.girlsandgeeks.com/2015/11/14/le-13-novembre/>

<sup>3</sup> A memory or even a state of being that had become a part of you, a thing that you could have always with you, no matter where you went or how you lived forever after that you could never lose. An experience first fixed in time and space or a condition like happiness or love could be afterward moved or carried with you wherever you went in space and time. (*A Moveable Feast*, the Restored Edition, pdf, p. p. 12)

<sup>4</sup> But there are *remises* or storage places where you may leave or store certain things such as a locker trunk or duffel bag containing personal effects or the unpublished poems of Evan Shipman or marked maps or even weapons there was no time to turn over to the proper authorities and this book contains material from the *remises* of my memory and of my heart. Even if the one has been tampered with and the other does not exist. (*A Moveable Feast*, the Restored Edition, pdf, p. 131).

<sup>5</sup> You do not have to go to Paris to do this, though; simply read *A Moveable Feast*, and it will take you there. p. 19)

<sup>6</sup> There is never any ending to Paris and the memory of each person who has lived in it differs from that of any other. We always returned to it no matter who we were nor how it was changed nor with what difficulties nor what ease it could be reached. It was always worth it and we received a return for whatever we brought to it. P. 131)